les héros d'Homère sont-ils dépassés... Malgré les proportions extravagantes d'une taille qui semble appartenir à l'âge des mastodontes, les géants de Rabelais n'en sont pas moins des hommes de leur temps : ils en partagent les espérances, les inquiétudes et les curiosités. Gargantua s'extasie devant les merveilles de la Renaissance; Pantagruel soutient des thèses en Sorbonne et discute avec frère Jean et Panurge toutes les questions du jour. Les Amadis se gardaient bien d'y songer. Après les héros viennent les types humains plus voisins de la réalité : le moine frère Jean, le médecin Rondibilis, le juge Brid'Oie, le pédant Junotus, le bon précepteur Ponocrates, le paysan Couillatris; enfin le plus triomphant de tous, Panurge, l'héritier direct de maître Renard par la malice et la gaieté. Renard, personnage allégorique, peut se permettre les plus étranges métamorphoses, devenir tour à tour moine, chevalier, jongleur, médecin, roi, pape; il appartient au monde de la fantaisie.

Nous ne nous étendrons pas davantage ici sur le caractère de Panurge, que nous avons fait connaître suffisamment.

Par delà le monde des hommes et des héros s'ouvrent les horizons lointains, les créations fabuleuses du monde fantastique : Caresme-Prenant, les Chats fourrés, les Apedeftes, dame Quintessence, sans compter le bonhomme Concile de Latran, avec son large chapeau rouge de cardinal, et la respectable dame Pragmatique avec sa robe de satin perse et ses grosses patenôtres de jayet. Comme écrivain, Rabelais n'est pas moins original. « La langue française, a dit M. Michelet, apparut dans une grandeur qu'elle n'a jamais eue ni avant ni après... Ce que Dante avait fait pour l'italien, Rabelais l'a fait pour notre langue. Il en a employé et fondu tous les dialectes, les éléments de tout siècle et de toute province que lui donnait le moyen âge, en ajoutant encore un monde d'expressions techniques que fournissent les sciences et les arts. Un autre succomberait à cette variété immense. Lui, il harmonise tout. L'antiquité, surtout le génie grec, la connaissance de toutes les langues modernes lui permettent d'envelopper et de dominer la nôtre. » Le style de Rabelais, comme sa pensée, est plein de caprices et de soubresauts, d'extravagances. Grand fantaisiste et grand écrivain, il s'amuse à tailler sa phrase comme les artistes du moyen âge sculptaient et ciselaient la pierre, l'historiant, la brodant à plaisir, la faisant disparaître sous une profusion d'arabesques et de logogriphes. Elle s'étend, se gonfle, s'entortille, se brise et se métamorphose à chaque instant. Ici, simple, grave, éloquente, elle a toute la majesté du latin classique; là, elle ondule et flotte avec l'élégante liberté et les méandres infinis d'Aristophane et de Platon; ailleurs, bariolée de mille couleurs, elle semble avoir pris la livrée d'Arlequin ou la casaque des fous. Plus tard, quand la langue aura subi le joug de la discipline à l'école des grands écrivains du XVIIe siècle, l'usage, l'étiquette, le goût en un mot, viendront restreindre ces fantaisies. La décence du costume et de la parole sera un devoir pour l'écrivain comme pour l'homme du monde. Au XVIe siècle, cette règle n'existe pas encore : la prose, née de la veille, court au hasard, la bride sur le cou : c'est à cette heure favorable pour l'originalité que Rabelais et Montaigne ont eu la bonne fortune de la saisir et de se l'approprier.

Une question reste à examiner, celle de savoir si Rabelais fut un impie, un contempteur des religions, un athée. Rabelais n'était certes pas un orthodoxe, il ne croyait pas aux miracles non plus qu'aux *momeries*. C'est une sorte de déiste, qui se fût plutôt accordé avec le vicaire savoyard de Rousseau qu'avec Béda et Puits-Herbaut. Il eût même volontiers chanté le *Dieu des bonnes gens*, s'il l'eût connu, en trinquant le soir avec ses amis, au risque de scandaliser M. Renan. « Que Dieu est bon qui nous donne ce bon piot! » s'écrie frère Jean dans une effusion de bachique reconnaissance. Ce qu'il combat par-dessus tout, c'est la superstition et le charlatanisme; c'est la tyrannie pédantesque de ces docteurs qui prétendent imposer à la raison, sur toute espèce de matière, la maxime du *Credo quia absurdum;* c'est l'intolérance d'une foi qui envoie un homme au bûcher pour un *n* mis à la place d'un *m* (âne au lieu d'âme), par la faute du libraire ou du copiste. Il rit des diables de Vauvert et de la supercherie des moines, comme des consultations de la Sibylle et des oracles de Herr Trippa; il croit à la vérité de l'*Evangile* plus qu'à l'authenticité des *Décrétales*. Il doute fort de la sainteté des pèlerinages et surtout de leur utilité. Mais ces paroles mêmes de Grandgousier aux pèlerins sont-elles celles d'un athée? « Allez-vous-en, pauvres gens, au nom de Dieu le créateur, lequel vous soit en garde perpétuelle. Et dorénavant ne soyez faciles à ces ocieux et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chacun en sa vocation, instruisez vos enfants et vivez comme vous enseigne le bon apôtre saint Paul : ce faisant vous aurez la garde de Dieu, des anges et des saints avec vous, et n'y aura peste ni mal qui vous porte nuisance. »

La forme allégorique que Rabelais a donnée à son livre a fait supposer à ses nombreux commentateurs que ses principaux personnages étaient des portraits. La diversité des interprétations suffit pour en démontrer l'inanité. C'est ainsi que le seul personnage de frère Jean est devenu tour à tour, par la grâce des commentateurs, le cardinal de Lorraine, le cardinal Du Bellay, César Borgia, Luther, le cardinal Odet de Châtillon, un certain Buniard, prieur de Sermaise, en Anjou, etc. Nous donnerons néanmoins à nos lecteurs la clef supposée des allégories du *Gargantua* et du *Pantagruel*, maintenant que nous les avons mis en garde contre l'authenticité de ces interprétations.

Alliances (île des),	— la Picardie.
Amaurotes,	— les habitants de Metz.
Andouilles (île des),	— la Touraine.
Antioche,	— Rome.
Apedeftes,	— gens de la chambre des comptes.
Chats fourrés,	— la Tournelle criminelle
Chesil (concile de),	— le concile de Trente.
Dipsodes,	— les Lorrains.
Entommeures (Jean des),	— le cardinal de Lorraine.
Fredons,	— les jésuites.
Gargamelle,	— Marie d'Angleterre.
Gargantua,	— François Ier.
Gaster,	— le ventre.
Gourmandeurs,	— les chevaliers de Malte.
Grandgousier,	— Louis XII.
Herr Trippa,	— Henri-Corneille Agrippa.
Hippotadée,	— le confesseur de François Ier.
Jument de Gargantua,	— la duchesse d'Etampes.
Lanternois (assemblée des),	— le concile de Trente.
Lanterne de La Rochelle,	— l'évêque de Maillezais.
Lerné,	— la Bresse.
Les gents,	— l'Artois.
Lychnobiens,	— les libraires.
Limousin (écolier),	— Helisenne de Crenne.
Loupgarou,	— Amiens.
Macréons,	— les Anglais.
Medamothi,	— la Flandre.
Oracle de la bouteille, ou la Dive bouteille,	la Vérité.
Panigon (saint),	— la Paix.
Pantagruel,	— Henri II.
Panurge,	— le cardinal d'Amboise.
Papefigues,	— les réformés.
Papimanes,	— les papistes.
Pétaud (le roi),	— Henri VIII d'Angleterre.
Picrochole,	— le souverain de Piémont.
Putherbe,	— Puits-Herbaut.
Quintessence,	— la pierre philosophale.
Raminagrobis,	— le poëte Cretin.
Révélation (la),	— l'Apocalypse.
Rondibilis,	— Guillaume Rondelet.
Ruach (île de),	— le séjour de la cour.
Sibylle de Panzoust,	— une dame de la cour.
Sonnante (île),	— l'Eglise romaine — Rome.
Taureau de Berne,	— Pontimer.
Tesmoing (Pierre),	— Pierre Martyr.
Thaumaste,	— le recteur de l'Université.
Unique (l'),	— le pape.
Xenomanes,	— le chancelier.

Il y a, dans l'œuvre de Rabelais, des types si étranges et si vrais, sous les apparences follement impossibles qu'il leur a données, que nous croyons utile d'entrer dans quelques détails spéciaux sur les personnages de Gargantua, de Brid'Oie et de Panurge, ainsi que sur l'épisode de l'abbaye de Thélème.

Gargantua, géant monstrueux, a une naissance extraordinaire. « Soudain qu'il fut né, ne cria, comme les aultres enfants : *mies, mies, mies;* mais, à haulte voix, s'escrioit : A boire, à boire, à boire! » Le bonhomme Grandgousier, son père, dit alors : « QUE GRAND TU AS (le gousier)! Ce que oyant les assistants, dirent que vraiment il devoit avoir par ce « le nom de *Gargantua*, puisque telle avoit esté la première parole de son père à sa naissance, à l'imitation et exemple des anciens Hébreux. » Mais ce n'est évidemment là qu'une plaisanterie; dans la *Revue de l'instruction publique*, du 19 mai 1859, M. Baudry pense que *Gargantua* provient du languedocien *gargante*, gosier, d'un radical *garg*, que nous trouvons dans toutes les langues romanes avec l'acception de gosier : c'est aussi de là que vient *gargouille* et notre vieux mot *gargamelle*, dont s'est servi Rabelais pour désigner la mère de Gargantua.

Quoi qu'il en soit, avec la vie de Gargantua commence une série d'aventures, de récits où règnent une intarissable imagination, l'érudition la plus profonde, une verve mordante, une gaieté bouffonne, où trop souvent le cynisme de l'expression le dispute à l'immense étendue des connaissances et à la hauteur de la raison. Philosophie, histoire, sciences, religions, jurisprudence, institutions, âges, états, Rabelais passe tout en revue, versant à pleines mains la raillerie et le ridicule, immolant toutes les croyances, toutes les doctrines, toutes les professions, aux caprices de son impitoyable scepticisme, avec une richesse d'images, une vivacité de tours, une fécondité d'expressions, dont il est impossible de se faire une idée; on reste confondu d'étonnement devant la puissance créatrice de cet original génie, qui a enrichi la langue d'une foule de mots qu'ont ensuite popularisés Molière et La Fontaine. Quant au personnage fantastique de Gargantua, à qui l'on donne dix-sept mille neuf cent treize vaches pour l'allaiter dans son enfance, qui voulait enlever le bourdon des tours Notre-Dame pour le pendre au cou de sa jument en guise de sonnette, qui avala un jour, par mégarde, six pèlerins cachés dans une salade de laitues, il est difficile de dire si cet être monstrueux et pourtant si railleur n'avait d'existence que dans l'imagination bouffonne de Rabelais, ou s'il avait en réalité son diminutif dans une des célébrités contemporaines, telles que François Ier, par exemple, comme l'ont prétendu, avec une apparence de raison, quelques commentateurs. En effet, l'éducation de Gargantua, ses petits jeux, sa gourmandise, sa mutinerie, les flatteries de ses gouvernantes, les admirations de ses pédagogues sont des allusions évidentes au sot respect dont on berce l'enfance des princes.

Le nom de Gargantua est devenu populaire et proverbial pour désigner un mangeur insatiable. Brid'Oie est l'aïeul du Brid'oison de Beaumarchais, ce juge ignorant et prétentieux du *Mariage de Figaro*.

Il rend toutes ses sentences avec deux dés, et rien n'est plus plaisant que l'apparente bonhomie avec laquelle il prétend que les dés sont le moyen le plus ingénieux et le plus naturel de vider tous les procès; on n'a jamais fait une plus mordante satire des procédés judiciaires. Brid'Oie pose toutes les pièces du défendeur sur un bout de sa table, puis il jette les dés pour lui; il place ensuite les sacs du demandeur à l'autre extrémité, et il recommence à jeter les dés; celui qui a ainsi obtenu le point le plus fort gagne le procès. Pour rendre de pareils arrêts, il n'est pas nécessaire de recourir à un profond jurisconsulte; Brid'Oie ou Brid'Oison suffit. Mais, objecte-t-on à Brid'Oie, « puisque par sort et jet des dez vous faictes vos jugements, de quoy vous servent ces escripteurs et aultres procédures contenues dedans les sacs? » Et Brid'Oie répond, avec une perfide bonhomie, où éclate le rire moqueur de Rabelais, qu'elles lui servent de trois choses : premièrement, pour la forme, en omission de laquelle ce que l'on a fait ne peut être valable; secondement, elles fournissent un exercice honnête et salutaire; troisièmement, continue Brid'Oie, « je considère que le temps mûrit toutes choses; c'est pourquoy je surseoye, diloye et diffère le jugement, affin que le procès, bien ventilé, grabelé et débattu, vienne par succession de temps à sa maturité, et, le sort par après advenant, soit plus doucettement porté des parties condamnées. »

Après avoir passé sa longue carrière à appointer des procès à la grande satisfaction des plaideurs, ce juge si naïvement comique se voit un jour appelé à donner les motifs d'un arrêt contre lequel on s'est inscrit. Brid'Oie n'y comprend rien; il a, dans ce cas comme dans tous les autres, appliqué la méthode dont il s'est toujours si bien trouvé; cependant il se ravise; peut-être *se sera-t-il trompé de dés?* A ce mot, on se récrie : « Des *dés!* Qu'est-ce à dire?... expliquez-vous. » Le bon Brid'Oie s'explique en disant qu'il a deux sortes de *dés*, des gros et des petits, selon l'importance des procès; il assure que sa longue expérience lui a démontré qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de juger sainement les causes, et qu'il pense que tous ses confrères, et ceux-là mêmes qui lui demandent compte de sa conduite n'en usent pas autrement. Que si cette fois il y a eu erreur, elle ne prouve pas contre sa méthode, au fond; c'est une simple méprise dans la forme, une malheureuse confusion de *dés* que l'on doit pardonner à son grand âge. Il faut avouer que la satire ne s'est jamais montrée ni plus vive, ni plus douce, ni plus ingénieuse. C'est une bonne fortune de la gaieté de Rabelais.

Panurge est un tout autre type, qui tient davantage au monde réel : c'est un composé d'écolier, de mendiant, de fripon, de valet, de philosophe et de bouffon. Vrai gibier du Châtelet, comme Villon, son compère, moqueur, hâbleur, persifleur universel, il rit de tout, excepté du danger. Quand le vent souffle, quand le tonnerre gronde, quand les vagues se dressent devant lui sombres et menaçantes, il se signe, il invoque la benoîte Vierge et les saints; il supplie frère Jean de remettre au lendemain pour jurer. Sa guenille lui tient au cœur : il n'a pas le sang-froid diabolique de Don Juan... Panurge, tout sceptique qu'il est sur bien des points, croit encore au rire, à la gaieté, au bon vin; et quoiqu'il n'ait pas une entière confiance dans la vertu des femmes, il songe pourtant à se marier; preuve certaine qu'il ne faut pas désespérer de son salut. C'est le héros d'un des plus réjouissants épisodes du livre de Rabelais, épisode qui a donné naissance au proverbe si connu : *Imiter les moutons de Panurge.*

Pendant le voyage de Pantagruel au pays des Lanternes, Panurge se prit, en mer, de querelle avec le marchand Dindenault, qui avait dit de lui qu'il avait une *médaille* (visage) *de cocu.*

Panurge n'était pas homme à encaisser un pareil compliment sans ruminer une bonne petite vengeance, et sans jouer à Dindenault un tour de sa façon. En conséquence, il lui acheta un de ses moutons, qu'il lança aussitôt dans la mer.

L'exemple et les bêlements de cet infortuné entraînèrent tous ses compagnons, qui sautèrent l'un après l'autre et à la file. Le marchand lui-même fut entraîné par le dernier, qu'il s'efforçait de retenir, et se noya avec son troupeau, complétant ainsi le tableau saisissant de l'extravagance imitative de la foule.

« Panurge, armé d'un aviron, les empêchoit de remonter sur le navire, *et les preschoit éloquentement, leur remonstrant par lieux de rhétorique les misères de ce monde, affirmant plus heureux estre les trépassés que les vivants en ceste vallée de misère.* »

Mais cette scène est trop comique pour que nous résistions au plaisir de la rapporter ici.

« LE MARCHAND. — Parlons d'affaires.
PANURGE, *avec joie.* — Bon, vous venez au but, et je n'aurai plus besoin de patience.
LE MARCHAND. — Çà, écoutez-moi.
PANURGE. — J'écoute.
LE MARCHAND. — Approchez cette oreille droite.
PANURGE. — Qu'est-ce?
LE MARCHAND. — Et la gauche.
PANURGE. — Eh bien?
LE MARCHAND. — Ouvrez-les donc toutes grandes.
PANURGE. — A votre commandement.
LE MARCHAND. — Vous allez au pays des Lanternois?
PANURGE. — Oui.
LE MARCHAND. — Voir le monde?
PANURGE. — Certes.
LE MARCHAND. — Joyeusement?
PANURGE. — Voire.
LE MARCHAND. — Sans vous fâcher?
PANURGE. — N'en ai pas envie.
LE MARCHAND. — Vous avez nom Robin?
PANURGE. — Si vous voulez.
LE MARCHAND. — Voyez-vous ce mouton?
PANURGE. — Vous me l'allez vendre.
LE MARCHAND. — Il a nom Robin comme vous. Ha, ha, ha... vous allez au pays des Lanternois voir le monde joyeusement, sans vous fâcher; ne vous fâchez donc guère si Robin mouton n'est pas pour vous. *Bez! bez! bez!*

Et continua ainsi *bez! bez!* aux oreilles du pauvre Panurge, en se moquant de sa lourderie.

— Oh! patience, patience, reprit Panurge, baissant épaule et tête en toute humilité : a bon besoin de patience, qui mouton veut avoir de Dindenault; mais je vois que vous me lanternisibolisez ainsi pour ce que me croyez pauvre hère, voulant acheter sans payer, ou payer sans argent, et, en ce, vous vous trompez à la mine, car voici de quoi faire emplette.

Disant cela, Panurge tire ample et longue bourse, que, par cas fortuit, contre son naturel, avait pleine de ducatons, de laquelle opulence le marchand fut ébahi, et, incontinent, gausserie cessa à l'aspect d'objet tant respectable, comme est argent. Par icelui alléché, le marchand demanda quatre, cinq, six fois plus que ne valait le mouton, à quoi Panurge fit comme riche enfant de Paris, le prit au mot, de peur que mouton ne lui échappât, tirant de sa bourse le prix exorbitant, sans autre mot dire que : *Patience! patience!* mit les deniers ès mains du marchand et choisit, à même le troupeau, un grand et beau maître mouton, qu'il emporta brandi sous son bras; car de force autant que de malin vouloir avait.

Cependant le mouton criait, bêlait, et, en conséquence naturelle, oyant celui-ci bêler, bêlaient ensemblement les autres moutons, comme leur disant en langage moutonnois : « Où menez-vous notre compagnon? » De même disaient, mais en langage plus articulé, les assistants à Panurge :

— Où diantre menez-vous ce mouton, et qu'en allez-vous faire?

A quoi répond Panurge :

— Le mouton n'est-il pas à moi? Je l'ai bien payé, et chacun de son bien fait ce qu'il s'avise. Ce mouton s'appelle Robin, comme moi; Dindenault l'a dit; Robin mouton sait bien nager, je le vois à sa mine.

Et, ce disant, subitement jeta son mouton en pleine mer, criant :

— Nage, Robin! nage, mon mignon!

Or, Robin mouton allant à l'eau, criant, bêlant, tous les autres moutons criant, bêlant en pareille intonation, commencèrent soi jeter après, et sauter en mer à la file, si que débat entre eux était à qui suivrait le premier son compagnon dans l'eau; car nature a fait, de tous les animaux, mouton le plus sot, et à suivre un mauvais exemple le plus enclin, fors l'homme. Le marchand, tout ceci voyant, demeurait stupéfait et tout effrayé, s'efforçant à retenir ses moutons, et de tout son pouvoir, pendant quoi Panurge, en son sang-froid rancunier, lui disait :

— Patience, Dindenault, patience! et ne vous bougez ni tourmentez; Robin mouton reviendra à nage et ses compagnons le resuivront. Venez, Robin! venez, mon fils!

Et, ensuite, criait aux oreilles de Dindenault, comme avait par Dindenault été crié aux siennes, en signe de moquerie :

— *Bez! bez!*

Finalement, Dindenault, voyant périr tous ses moutons, en prit un grand et fort par la toison, cuidant ainsi, lui retenant, retenir le reste; mais ce mouton puissant entraîne Dindenault lui-même en l'eau, et ce fut alors que Panurge redoubla de crier :

— Nage, Robin! nage, Dindenault! *Bez! bez! bez!*

Tant que par noiement des moutons et du marchand, cet aventure fut finie, dont Panurge ne riait que sous barbe, parce que jamais il ne riait en plein, que je sache. »

L'abbaye de Thélème est une création d'une plus haute portée sociale, dans laquelle Rabelais réagit énergiquement contre l'esprit monacal, esprit étroit, inflexible, qui annihile la raison et la volonté pour faire de l'homme un simple ressort automatique.

Après avoir vaincu Picrochole, Gargantua, reconnaissant des services que lui a rendus en cette occurrence frère Jean des Entommeures, fait construire pour lui l'abbaye de Thélème, qu'on pourrait appeler le temple de Liberté. Ici la prose ne suffit plus à l'âme de Rabelais; il lui faut la parole créatrice des dieux : c'est aux sons de la lyre, comme Apollon et Neptune, qu'il bâtit l'abbaye de Thélème. S'élevant jusqu'au diapason des prophètes, il grave en dithyrambes les lois de ce libre séjour, sur la porte duquel il a inscrit ces mots : *Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde.*

Cette abbaye de Thélème était située au pays de Thélème, *jouxte la rivière de Loire;* elle se composait de 9,332 chambres avec une infinité de cabinets, de chapelles, de bibliothèques, de galeries, etc. Sur la grande porte était une longue inscription en strophes rapidement cadencées, et qui n'est qu'une énumération de ceux qui ne doivent pas entrer dans le bienheureux séjour, *hypocrites, bigots, caphards, vendeurs d'abus, clercs, bazochiens, mangeurs du populaire, usuriers*, etc., et de ceux à qui il est ouvert, *gentils compagnons, joyeux, plaisants*, etc. L'intérieur renfermait des théâtres, des bains, des jeux de toutes sortes, des écuries, une fauconnerie, un labyrinthe, de beaux jardins, des vergers, des ateliers d'orfévres, de lapidaires, de brodeurs, de tapissiers, etc., tous travaillant pour les religieux des deux sexes qui peuplaient ce singulier couvent. Ces religieux, bien faits, tous beaux, vêtus d'habits magnifiques, n'étaient astreints à aucune règle. *Se levoient du lict quand bon leur sembloit; buvoient, mangeoient, dormoient quand le désir leur venoit. Nul ne les esveilloit, nul ne les parforçoit ni à boire, ni à manger, ni à faire chose autre quelconque. Ainsi l'avoit establi Gargantua. En leur règle n'estoit que cette clause*, placée aussi au-dessus de la porte d'entrée :

FAY CE QUE VOULDRAS.

On devine sans peine que les habitants de cette magnifique demeure menaient facile et joyeuse vie; mais la liberté même dont ils jouissaient éloignait d'eux jusqu'à l'ombre de la discorde, et *jamais ne furent vus chevaliers tant preux, tant galants, plus verds, mieux remuants; jamais dames tant mignonnes, moins fascheuses, que là estoient.*

C'est pour les fugitifs, les exilés de la libre pensée que Rabelais a construit son abbaye de Thélème. Comme Platon et Morus, comme les philosophes et les poëtes de tous les temps, il a aussi son *Utopie*. La poésie naît dans le cœur de l'homme du contraste de ce qu'il possède et de ce qu'il souhaite : le pauvre rêve des palais, le riche des chaumières. Rabelais, enfermé tout jeune dans un sombre couvent, y rêva la douce chimère de Thélème. Pour rédiger la charte de sa nouvelle communauté, il a pris juste le contre-pied de tout ce qui se fait au couvent. Le nom seul de *Thélème* (du grec *thelô*, vouloir) est une protestation. Au couvent la règle enserre de toutes parts l'individu, maîtrise ses mouvements et ses volontés; à Thélème, le premier précepte est : *Fais ce que veux.* Au couvent, les murs, les grilles, les verrous isolent l'homme de ses semblables; à Thélème, les portes sont toutes grandes ouvertes. Au couvent, les vœux sont perpétuels; à Thélème, on entre et on sort à discrétion. Au couvent, toutes les heures du jour sont marquées par le son de la cloche; à Thélème, on ne connaît point les horloges, car c'est à l'homme de disposer des heures et non aux heures de gouverner l'homme. Enfin au couvent, les sexes vivent séparés, les hommes sont laids, ignorants, maussades, les femmes revêches, sauvages, souvent vieilles et contrefaites; à Thélème, les deux sexes vivent réunis, tout y est jeune, aimable et souriant.

Cette utopie n'est point seulement un rêve de moine épicurien, une pastorale philosophique; c'est en même temps la critique du monde présent, de ce monde où l'on se proscrit, où l'on se brûle, où l'on s'égorge, faute d'être tombé d'accord sur un texte de saint Paul ou d'Aristote. La cause du mal, c'est la manie furieuse d'imposer son opinion à ses semblables; c'est le vieux cri du dominicain Izarn devant le bûcher des Albigeois : « Crois comme nous ou tu seras brûlé. » Ce cri, tous le répètent alors; le fanatisme envahit toutes les classes de la société. Que faire parmi ces furieux occupés à s'injurier ou à s'entre-tuer? La meilleure leçon n'est-elle pas de leur peindre le bonheur de cette société idéale, où l'on ne connaît ni inquisiteurs, ni sorbonnistes, où chacun vit à l'école de la Nature et de la Liberté : « Céans aurez bastille et refuge! »

Les personnages dont nous venons d'esquisser le caractère; les scènes, les épisodes que nous avons analysés, portent l'empreinte ineffaçable d'un génie profond, original, railleur et philosophique, qui leur donne toujours droit de cité dans le domaine littéraire, et en a fait une source inépuisable de rapprochements heureux, d'allusions piquantes, d'expressions proverbiales d'une admirable justesse; trésors de précieuse érudition que l'écrivain appelle souvent à son aide pour faire briller sa pensée d'un éclat plus vif et plus éblouissant. Nous allons préciser ici, par quelques mots d'explication appuyés d'exemples choisis, à quel genre d'allusions ont donné naissance ces personnages et ces épisodes.

1° GARGANTUA. C'est le type du mangeur insatiable, qui joint à une faim monstrueuse une soif inextinguible :

« Voilà le Furens! ce fameux fleuve qui a fait Saint-Etienne; à genoux devant le Furens! De lui seul viennent les eaux de la ville; à lui seul appartiennent la santé publique, la propreté publique, la richesse; lui seul donne le poli au fer et le pliant à l'acier; vienne *Gargantua* avec une soif ordinaire, adieu notre filet d'eau, et plus de ville, plus de soieries, plus de fer, plus d'or, plus de vastes coffres-forts où s'engouffre le tiers du numéraire de la France! »

JULES JANIN.

« C'est un *Gargantua* qu'on ne peut assouvir. »

VIENNET.

2° BRID'OIE ou le JUGE DE RABELAIS. On rappelle ce personnage, et surtout ses fameux dés, pour faire entendre ironiquement que c'est le hasard qui a présidé là où la justice, la raison et la science auraient dû déterminer le résultat :

« En météorologie, on ne sait pas même si, à un jour donné, il y aura, oui on non, matière à observation. Quant aux pronostics météorologiques que certains almanachs *sont forcés* de mettre à la fin de chaque lunaison, pourvu qu'on ne mette pas les rivières gelées en juillet et les arbres fruitiers en pleine récolte au mois de janvier, on peut tirer au sort pour annoncer le temps qu'il doit faire à un jour donné, et pratiquer rationnellement le procédé du *juge de Rabelais*, lequel sentenciait les procès par le sort des dés. Pour arriver à savoir, il faut commencer par savoir ignorer. »

BABINET.

« Le suffrage universel à un seul degré n'est au total qu'un moyen élémentaire et grossier de se mettre d'accord sur quelque point en litige. Mais il n'est pas certain que cela soit infiniment préférable aux *dés du juge de Rabelais*, puisque les résultats de ce mode électoral sont assez souvent contraires au sens commun. »

H. CASTILLE.

3° LES MOUTONS DE PANURGE. Locution pittoresque et énergique, au moyen de laquelle on caractérise l'extravagance imitative de la foule ou des hommes faibles qui se règlent sur l'exemple des autres, au lieu d'écouter la voix du raisonnement :

« Théobald de Montgirard me paraissait d'une nullité complète; aucune originalité dans ses idées, aucune inspiration dans ses paroles; c'était bien le *mouton de Panurge*, le plus monotone, mais le mieux exercé; ce qu'il disait ou ce qu'il faisait avait toujours été fait ou dit par beaucoup d'autres avant lui. »

LOUISE COLET.

« Le public de 1791 croyait que le peuple, à la Saint-Barthélemy, n'avait eu d'autre rôle que celui du chœur antique, gémissant sur les forfaits qu'il voit commettre, qu'il subit et qu'il ne peut empêcher.

» Sous la Restauration, la même idée avait passé à l'état d'article de foi parmi les *moutons de Panurge* du libéralisme. »

A. DE PONTMARTIN.

« M. de Falloux fut dès l'abord considéré comme le partisan de la contre-révolution la plus excessive, du fanatisme le plus intolérant, de la persécution, de l'absolutisme. Puis les *moutons de Panurge* démocrates ou voltairiens ne pouvant manquer une si belle occasion de brouter leurs herbes favorites, il a été atteint et convaincu, de par tous les lecteurs qui ne lisent pas, tous les penseurs qui pensent peu et tous les incrédules qui croient sur parole, d'avoir pris fait et cause pour la corvée, la féodalité, la dîme, l'inquisition, etc. »

A. DE PONTMARTIN.

« C'est surtout au dernier moment, quand, après une péroraison enflammée, ils ont proclamé le prix des places, que ces comédiens nomades s'entendent merveilleusement à faire sauter avec une rapidité sans pareille tous ces braves *moutons de Dindenault.*

» Deux sous par personne, messieurs, s'écrie le *Panurge* de la troupe; entrez, suivez le monde! »

» Les trompettes sonnent, le tambour roule, la grosse caisse éclate, tous les instruments mugissent, sonnent la charge; et, au milieu de tout ce fracas, on entend ce cri sans cesse répété dans la mélopée la plus irrésistible : Suivez le monde! Suivez le monde!

» Et on suit si bien le monde, qu'il y a d'ordinaire une demi-douzaine de moutons renversés sur les escaliers. »

VICTOR FOURNEL.

« L'emploi de ce style devient général; depuis les *moutons de Panurge* et bien avant, la France est le pays de l'imitation par excellence, car les Français, si hardis sur le champ de bataille, sont d'une timidité extrême sur le papier, et cette nation si folle et si légère est celle qui a toujours conservé le plus profond respect pour les règles et qui a le moins risqué en littérature. »

TH. GAUTIER.

« Les mauvaises petites diligences du pays, qui vont aux Eaux-Bonnes, sont tirées par des haridelles décharnées. Tous les encouragements du fouet sont perdus sur leur dos. Le cocher se lève sur son siége, tire les rênes, agite les bras, crie et tempête, descend et remonte. Le métier est rude, mais il a l'âme de son métier; peu lui importent les voyageurs, il les traite en paquets utiles. Au bas d'une montagne, sa machine met sa roue dans un fossé et penche; un voyageur saute dehors, puis tous les autres à la façon des *moutons de Panurge.* »

H. TAINE.

« On n'aurait jamais cru, sans la révolution de Février, qu'il y eût autant de bêtise au fond d'un public français. On eût dit le *monde de Panurge.* Blanqui, ou plutôt son parti, avait-il donc si grand tort de vouloir, par un coup de balai populaire, nettoyer ces étables d'Augias, le Luxembourg et l'Hôtel de ville?... »

PROUDHON.

« Sans s'en douter, Aurélie devint le but d'une croisade profane qui chaque jour voyait s'enrôler quelque nouvelle recrue; car les amoureux sont une race essentiellement imitatrice, et c'est surtout pour eux qu'a été écrite l'histoire des *moutons de Panurge.* »

CH. DE BERNARD.

4° L'ABBAYE DE THÉLÈME. On rappelle l'abbaye de Thélème pour caractériser une réunion d'hommes, une société qui réaliserait plus ou moins le programme enchanteur de Rabelais :

« Le phalanstère est vraiment un progrès sur l'*abbaye de Thélème*, et relègue définitivement le paradis terrestre au nombre des choses tout à fait surannées. »

TH. GAUTIER.

« Qu'est-ce que le phalanstère? C'est un couvent, moins la règle et la vertu. Tout le monde y commande et personne n'y obéit; chacun y suit son penchant, y satisfait ses passions, ses goûts, ses caprices; et le novateur semble avoir pris au sérieux la joyeuse *abbaye de Thélème*, préconisée par Rabelais. »

A. NETTEMENT.

« Dans ces romans humanitaires, tout est religion et mythe ou philosophie en déroute. Celui-ci vante les capucinières et prétend restaurer la communauté primitive; celui-là broie un salmigondis d'aristocratie, théocratie et république, assaisonné de matérialisme mystique, de fraternité sentimentale et voluptueuse; un troisième, dans une vision des *Mille et une Nuits*, fait descendre sur terre le paradis de Mahomet et réalise l'*abbaye de Thélème.*

PROUDHON.

Quelquefois aussi on fait allusion à l'inscription ultra-épicurienne :

« Pour les hommes vraiment honnêtes et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'*abbaye de Thélème : Fais ce que tu voudras.* »

CHAMFORT.

« Je voudrais bien commencer par tracer ici la théorie de la flânerie; mais ce qui distingue cette théorie de toutes les autres, c'est qu'elle n'existe pas, c'est qu'elle ne peut exister. La flânerie, science aimable qui se révèle d'instinct aux initiés, vit d'imprévu et de libre arbitre; elle porte gravée sur son drapeau la magique inscription de l'*abbaye de Thélème : Fais ce que tu voudras.* »

VICTOR FOURNEL.

GARGANUS, nom latin de GARGANO.

GARGARCI. V. GARGARE.

GARGARE s. m. (gar-ga-re — de l'hébr. *gargara*, grain). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des membracides, dont l'espèce type est répandue dans une grande partie de l'Europe.

GARGARE ou **GARGARCI**, en grec *Gargaron*, montagne de l'ancienne Asie Mineure, dans la Phrygie. C'est le plus élevé (1,550 mètres) des quatre sommets de l'ancien Ida, qui portaient le nom collectif d'Olympe. « C'est là, suivant Homère, que Jupiter venait s'asseoir pour surveiller les mouvements de l'armée grecque et de l'armée troyenne. C'est à ces lieux que s'applique une des plus gracieuses fictions du poëte grec, quand il nous peint Junon quittant le cap Lectum et remontant dans un nuage pourpre tous les degrés de l'Ida, jusque sur le sommet de cette montagne, pour séduire son mari Jupiter. » (*Guide en Orient.*) Le Gargare porte de nos jours le nom turc de *Gaz-Dagh*. La base du Gargare est cultivée; les forêts en occupent le milieu; le sommet est couvert de neige et de glace.

GARGARENSES, ancien peuple de l'Asie, en Scythie, au pied du Caucase, vers le N. et près des Amazones, dont il n'était séparé que par une montagne.

GARGARISER (SE) v. pr. (gar-ga-ri-zé — latin *gargarizare;* du grec *gargarizein*, d'un radical *garg*, qui signifie gosier, et que nous retrouvons avec cette acception dans toutes les langues romanes : italien *gargata*, picard *gargate*, ancien anglais *gargate*, espagnol et portugais *garganta*, languedocien *gargante.* C'est aussi ce radical qui nous a fourni les mots *gargamelle* et *gargouille.* Peut-être se rattache-t-il de loin à la racine sanscrite *gar*, absorber, dévorer; mais c'est plutôt tout simplement une onomatopée. Eichhoff rapproche le grec *gargareôn*, gorge, gosier, qui a formé *gargarizein*, du latin *gurges*, *gurgulio*, allemand *gurgel*, anglais *gargle*, lithuanien *gerkle*, russe *gorlo*, et il rapporte toutes ces formes au sanscrit *karkas*, gorge, gosier, de la racine *karç*, fendre, creuser). Se rincer la bouche et l'arrière-bouche avec un gargarisme, avec une liqueur quelconque : SE GARGARISER *avec du vinaigre.* SE GARGARISER *la bouche.*

— Pop. Boire : *Le gaillard aime à* SE GARGARISER.

— Argot de théâtre. Se plaire dans des phrases cadencées et musicales; passer de la cadence à la roulade et retomber dans la cadence.

GARGARISME s. m. (gar-ga-ri-sme — rad. *se gargariser*). Méd. Action de se gargariser; médicament employé à cet usage : *Son mal de gorge était guéri au bout de cinq ou six* GARGARISMES. *Les* GARGARISMES *à l'eau salée ont une puissance qui semble tenir du merveilleux.* (Raspail.)

— Argot de théâtre. Action, habitude, manière de se gargariser : *Sous la Restauration, Martin était le chef de l'école du* GARGARISME. (Harel.)

— **Encycl.** Méd. Les *gargarismes* sont des médicaments liquides magistraux, dont l'eau constitue le plus souvent l'excipient, et destinés à combattre certaines affections de la bouche et du pharynx. On les introduit dans la bouche, et, dans le but de les amener à un contact plus parfait avec la membrane muqueuse du gosier, on les agite en tous sens par des mouvements convenables des muscles des joues et de la langue, en même temps qu'on les laisse pénétrer aussi loin que possible dans l'arrière-bouche, en faisant sortir de l'air du larynx, pour éviter leur introduction dans les voies respiratoires; après un contact plus ou moins prolongé, on les rejette. Suivant leur composition, les *gargarismes* sont dits excitants, astringents, émollients, narcotiques, etc. On donne plus spécialement le nom de *collutoires* aux *gargarismes* très-concentrés, souvent de consistance sirupeuse, que l'on applique avec un pinceau, une barbe de plume, etc., pour combattre quelques affections de la bouche.

Voici les *gargarismes* les plus usités :

Gargarisme adoucissant. Décoction de racine de guimauve et de pavot, édulcorée avec du miel. On y ajoute parfois du lait et des figues.

Gargarisme aluné. Solution de :

Alun	2 gr.
Miel rosat	40
Eau de laitue	250

Astringent.

Gargarisme antiscorbutique. Faire infuser :

Espèces amères	4 gr.
Eau bouillante	250

Ajoutez :

Sirop de miel	60 gr.
Teinture antiscorbutique (*Codex*)	30

Gargarisme antisyphilitique. Décoction d'orge à laquelle on ajoute :

Liquide	250 gr.
Sirop de Cuisinier	30
Liqueur de Van Swieten	1 50

Gargarisme astringent. Faire infuser :

Roses rouges	8 gr.
Eau bouillante	250